

Du côté de Taveyannaz - par David Lugrin, mémorialiste –

(Sur le même objet, cliquez sur Google : **Taveyannaz, entrons dans la danse**).

Découverte

On était parti de Gryon pour traverser longtemps le haut du village qui n'est qu'une immense cité touristique éparpillée sur tout l'espace d'autrefois qu'elle a mangé presque totalement. Les paysans sont morts qui n'auront pas vu le massacre dans ses grandes largeurs. On n'arrivait pas à quitter une agglomération qui avait poussé loin ses tentacules vers les hauts. La pente bientôt était devenue très raide, que l'on avait affrontée déjà sur une route goudronnée, puis que l'on avait prise d'assaut par un très mauvais chemin sans charme grimpant droit contre la montagne. Il passait sous de grands sapins tristes dont les racines rampantes constituaient presque un obstacle. Nous avions pensé marcher tôt sous des futaies de feuillus qui nous auraient donné une ombre douce et bienheureuse, tandis que ce n'était-là que cette ascension par un chemin défoncé qui devenait par gros orage, on le suppose, un vrai fond de rivière par lequel s'écoule toutes les eaux de la région !

Nous avons enfin gagné un grand plateau où nous retrouvâmes une route goudronnée. Celle-ci puis d'autres, sans fin, nous sembla-t-il, nous conduisirent sur les Chaux, vastes pâturages à moitié massacrés par un tourisme peu respectueux de l'environnement qui réclame des installations de plus en plus nombreuses, avec la ferraille qui va avec, et qui vous exige des rebouillées tous azimuts sans attention aucune pour un sol dont l'intérêt ne réside plus qu'en fonction de ce que l'on pourra en tirer encore en terme de nouveaux téléskis ou de restaurants de montagne propre à accueillir les foules. Tout cela est quelque part désespérant. Tandis que l'on regarde au sol si les fleurs formidables de ces lieux n'ont pas toutes été sacrifiées dans ce culte insensé du développement, alors que la question qui nous vient à l'esprit est de savoir si bientôt il restera encore un brin d'herbe dans cette région littéralement dévastée par des engins mécaniques de tous genres et dont la menace est permanente. Ici ou ailleurs.

Nous nous étions trompés de route, et aurions pu faire plus court pour rester à flanc de coteau et gagner le but choisi par de vrais chemins de montagne que nous ne retrouverions qu'au retour.

Des promeneurs nous renseignèrent enfin. Nous laissions derrière nous avec soulagement cette dévastation en laquelle nous avons connu l'immense déception de ce que les Alpes ou les Préalpes ne soient plus qu'un immense terrain de jeu pour l'homme en mal de délassement. Mais l'hiver n'a-t-il pas cette grâce de tout cacher, et n'aurions-nous pas nous aussi pu profiter de ce cirque blanc en d'autres époques sans nous poser autant de questions ?

Un chemin aisé nous menait maintenant vers Taveyannaz. Chose curieuse, loin de monter, il descendait, nous perdions de l'altitude. Il n'était d'aucune difficulté, si bien qu'en à peine une demi heure nous arrivions dans le vaste amphithéâtre tant attendu. Une colline à grimper pour le découvrir mieux encore et plus vite, et c'était là Taveyannaz, en face de nous, sur les flancs, ou plutôt à la base même de cette grande montagne que l'on appelle sauf erreur Le Culand. De nombreux chalets étaient là, en quelques alignements bienheureux.

L'instant, au sommet de notre colline couverte d'une flore de la plus grande beauté, fut saisissant. Nous étions subjugués, heureux enfin. Puis nous descendîmes dans le pâturage, attentifs à ne pas endommager ces fleurs magnifiques dont, mis à part la grande gentiane acaule et quelques pensées sauvages ou grandes violettes d'un bleu violet moins éclatant, nous ne savions malheureusement pas les noms. Elles constituaient toutes par place de véritables tapis. La main de l'homme ici avait été moins lourde et avait laissé le pâturage en l'état. Jusqu'à quand, pensions-nous, tant l'inquiétude désormais nous tenaillait de ce que sa voracité puisse aller plus loin encore et n'épargne à la longue aucun m² de ce terrain pour aller au final mettre des chemins et des maisons jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes.

Mais le charme ineffable du petit hameau eut tôt fait de nous changer les idées et de nous offrir un spectacle magnifique, tel que nous avions pu l'imaginer, alors que chantait en nous depuis presque toujours ce doux nom de Taveyannaz. Le hameau se rapprochait. Il y avait du monde, étant un dimanche, avec les voitures pour la plupart parkées sur le parc d'entrée. Nous traversâmes une petite rivière et montâmes contre les maisons.

C'était enfin Taveyannaz. Dans le bas il y a la ferme collective, de construction récente mais qui ne détonne pas trop. Il y a au-dessus le village que l'on commence à découvrir en suivant les petites rues. Plus haut nous dînons. Nous sommes donc à Taveyannaz, ce nom tellement connu, tellement chanté, ce toponyme mythique. Ose-t-on le croire ? Nous sommes assis sur un tronc le long d'une façade, un peu à l'ombre. On est bien. On déballe, on ne laissera pas tomber une miette par terre, et même, car telle est notre théorie, nous laisserons l'endroit plus propre qu'il n'était à notre arrivée en enlevant deux ou trois déchets de peu d'importance mais qui n'ont pas leur place ici. Nous discutons. Nous nous pénétrons de cette ambiance particulière tout en tentant de retrouver une vie d'antan qui nous échappe quelque peu. Il faudrait ici des albums de photos, la trace imagée de ces anciens, et non dans des activités banales de loisirs, mais dans le travail du jour avec le bétail, la fabrication du fromage, la reconstruction ou la restauration des chalets. L'homme qui transpire sur un toit, qui va chercher du bétail dans les pâturages proches ou lointain, un chien l'aidant, le montagnard qui vit en somme de sa vie ordinaire et qui tente, avec ce que l'on peut considérer comme un simple apport et quelque soit le temps que celui-ci réclame, de nouer les deux bouts. Le travailleur authentique enfin qui a retrouvé un havre de paix, et s'il est accompagné de sa famille, goûte à la vie

commune, et même, un soir de paix, où l'orage s'est tu, laissant une humidité bienfaisante sur les pâtures qui la réclamaient depuis longtemps, aime et puis dort en paix.



On ne savait malheureusement rien de ces passés. On ne pouvait vivre que son présent, empêché par les contingences ordinaires d'effectuer une rétrospective historique qui seule pourtant nous intéressait vraiment. Retrouver ces vieux visages qui sont ceux de paysans ayant travaillé leur vie durant, les mains noueuses, et en plus des tâches ordinaires, ayant été cultiver la vigne entre saison dans les bas. L'homme monte et descend toujours sur ces espaces trop pentus ou un seul niveau ne suffira jamais. Et n'est-ce pas pour cela, d'ailleurs, qu'il a un jour vendu une terre qu'il ne considérait pas comme d'un apport

suffisant, et qu'il a préféré la facilité à cet éternel enracinement lequel il ne pensait pourtant jamais trahir ?

On mange. On boit. On se repose. Etes-vous heureux d'être ici, vous qui nous accompagnez ? Ils le sont tous. On erre ensuite par le village. On photographie. On voudrait établir une fiche pour chacune des maisons. Il y faudrait trop de temps. Car on a lu quelque part qu'elles sont 36, réparties sur cinq niveaux, avec des ruelles verticales qui forment un ensemble fascinant mais qu'une seule promenade ne permet pas de comprendre dans la totalité de sa structure.

Voici déjà l'heure de rentrer. Il y a un rien de déception quand même dans nos pensées, celle de n'avoir pénétré dans aucune de ces maisons, de n'avoir pas pu ou pas su nous imprégner de l'ambiance vraie des lieux, quand vous y êtes et que les visiteurs d'un jour s'en sont partis, quand l'orage descend des montagnes et semble menacer le village. Quand vous entendez le bruit des sonnaillles, l'appel des bergers. Quand tout cela vit encore, et d'une vie authentique, sans paillettes, et ne constitue pas rien qu'un arrière-plan folklorique, avec une agglomération qui ne serait qu'une sorte de musée de plein air, beau assurément mais comme vidé de sa vraie substance.

Sera-ce pour une prochaine fois. Ou jamais ? Qui le saura. Qui pourrait nous dire aujourd'hui quand nous reviendrons en ces lieux ? Car d'autres, entre-temps nous appellerons. Nous n'y avons pas laissé notre cœur, mais simplement beaucoup d'interrogations auxquelles un jour il s'agira de répondre.

Nous sommes redescendus par le chemin ordinaire courant à flanc de coteau. De la neige est encore en lisière de la forêt avant que d'y pénétrer. Se découvrent bientôt des chemins de bois fait pour permettre aux vélos de ne pas s'enliser dans les zones marécageuses nombreuses. Une forêt dense, de résineux surtout, pas toujours exploitée ainsi qu'il l'aurait fallu à cause de la difficulté des lieux. Comment débarder sur ces pentes, et où amener les troncs ? Une forêt par endroit ainsi vieillie, trop épaisse, d'une valeur discutable. Il ne s'agit pas d'une critique, d'une simple constatation. Tandis que les plans d'eau se révèlent toujours nombreux, pleins de populages ayant fait de ces lieux leur terre privilégiée.

Nous retrouvons le vaste plan que nous avons laissé derrière nous à la montée, et d'autres interrogations nous assaillent sur la valeur agricole de ses terrains, et ce qui nous frappe et nous plaît le plus, ce sont indéniablement ces zones mouillantes où se développe une végétation toujours intéressante vous offrant cette douce nostalgie des lieux humides, et la beauté ineffable de telles surfaces préservées.

Au village, des fermes anciennes, presque toutes en bois, révèlent leur architecture magnifique d'autrefois, où l'on prenait le temps de travailler les poutres visibles, d'y graver des noms ou des paroles bibliques, ou encore de les peindre, offrant au visiteur des scènes champêtres romantiques et belles que l'on considère avec plaisir.

Et pour finir visite de l'église, et vision de l'énorme bassin dont le transport de la plaine à ce village de montagne en l'occasion prétentieux, avait coûté tant de peine à une population, épisode pourtant heureux de cette collectivité que l'on retrouve dans toutes les annales.

La vigne est plus bas, qui prouve une fois de plus la peine des hommes, et surtout leur incroyable ténacité, leur refus magistral de se laisser aller, leur victoire en ce sens qu'une vie plus facile aurait peut-être pu leur être offerte, mais moins riche et de peu d'intérêt. Ils ne se sont donc pas contentés du moindre effort, au contraire, ils ont presque toujours voulu la peine maximale qui leur offrait en contrepartie cette chose inestimable, un travail honnête et la dignité.

La grange

L'homme irait son chemin longtemps encore. Car s'il avait travaillé une vie entière, et son activité devait se mener sur trois niveaux, le bas avec la vigne, le village avec son domaine et les hauts, avec sa montagne, ce qui faisait comme trois vies dans l'année, il ne s'était pas véritablement usé comme certains qui forcent leur corps pour gagner en vitesse et en intensité. Lui, il avait aimé le travail pondéré, celui que l'on fait avec application, d'une manière correcte, sans à coups, sans arrachées d'aucune sorte, sans colère, et surtout vis-à-vis de ses animaux qu'il avait toujours soigné au mieux et qu'en plus il avait aimé. Il lisait dans leurs yeux des vies certes autres, mais avec une complexité telle qu'elle l'avait bien souvent amené à s'interroger sur le contenu réel de notre civilisation parfois si prétentieuse qu'elle en néglige les plus simples réalités et qui prétend toujours avoir raison.

Notre homme était devenu ainsi un philosophe, et plus encore dans la dernière partie de sa vie, quand le fils avait repris le domaine, et que lui n'était plus là que pour donner un coup de main. Certes régulier, de tous les jours même, mais sans que cela ne l'engage plus comme avant. Il préférait désormais obéir plutôt que commander, ce que d'ailleurs il avait toujours fait avec une retenue profonde, peu enclin à imposer aux autres ce qu'ils peuvent accomplir finalement d'eux-mêmes, quand on a de la bonne volonté.

Et lui maintenant, l'endroit où il se plaisait le plus et le mieux, c'était sa grange. Son fils avait construit une ferme plus haut, plus grande, afin d'être apte à accueillir plus de bétail. Ici il ne mettait plus que des génisses. De ce fait la grange servait encore. Il y régnait toujours cette bonne odeur de foin. Du jeune bétail dont il s'occupait lui-même, ça coûte quoi, d'affourager deux fois par jour et de sortir le fumier, quand les autres ont tout le reste, la traite, la récolte du fourrage, les soins à la vigne dans les bas à laquelle il ne participait plus qu'en amateur.

Sa grange. Elle constituait autrefois l'essentiel de son domaine. Il n'avait alors que ce bâtiment. C'était le centre absolu de son monde agricole. Il travaillait certes plus souvent à l'écurie attenante, mais ce qu'il préférait, c'était sa grange, à cause de l'odeur de foin, à cause de ce tout ce qu'elle lui rappelait en fait de saison de récolte, quand vous y rentrez ces bons chars de fourrage sec et odorant qu'il s'agira ensuite d'empiler à la fourche sur les solins. C'était difficile certes, mais si l'on avait la chance de rentrer du foin de qualité par beau temps, cette récolte était gage d'un bon hiver avec beaucoup de lait. On aimait

voir sa réserve conséquente et suffisante pour tenir tous les mois de la mauvaise saison.



De sa grange, il en connaissait chaque coin, si minuscule était-il. On pourrait même dire qu'il en savait chaque poutre et chaque cheville. Il admirait parfois le travail de ces anciens charpentiers, d'il y a deux ou trois siècles en arrière, car tel était l'âge approximatif de sa maison, l'une des plus vieilles du village, qui avaient mis en place des charpentes de cette qualité, dont aucun des éléments n'avait même été entamé par les insectes. Tout restait intact, juste patiné par le temps, juste rendu gris au niveau de la poutraison du toit, par la poussière des années, des récoltes et de ces milliers de toiles d'araignées qui s'étaient accumulées au fil des ans. Et tout cela avait une odeur, qui était celle même de la maison, connue et rassurante. Sa grange. Son cœur du monde, assurément. Ici rien ne pouvait l'atteindre. Juste peut-être le feu qui aurait pris à l'une ou l'autre des maisons du village pour se propager jusqu'ici de par la présence proche de

toutes ces vieilles bâtisses. Il valait mieux ne pas trop penser à cela, à ces pensées morbides constituant même un vrai cauchemar dont pourtant il ne parlait jamais. Était-ce superstition ? Mis à part ça, rien n'aurait pu l'atteindre, non, il y avait au-dessus le grand ciel bleu, le ciel vide jusqu'à des infinis de temps et d'espace duquel il serait très improbable qu'il tombe quelque chose. Parfois le soir, assis justement devant la grange où il mettait un banc pour la belle saison quand les récoltes étaient faites, il regardait les étoiles au-dessus du village dont il reconnaissait certaines compositions, la Grande Ourse en particulier. C'était si loin, si haut, c'étaient en somme d'autres mondes qui n'avaient que peu de rapport avec celui qu'il vivait et qui était fait de travail et de rigueur. Un rien d'inquiétude ? L'église était à deux pas à laquelle il allait parfois le soir, comme ça, seul, pour faire une prière informelle. Mais une prière quand même, une sorte de demande non précise pour que la vie poursuive son cours sans trop d'à-coups. Que sa famille, elle aille, bien, que Dieu lui garde une santé au moins relative et qu'il l'empêche surtout de sombrer dans ce qu'il estimait une immense débauche, c'est-à-dire le reniement complet des valeurs qui avaient fait sa vie jusque là. Il voulait et avait des certitudes, lui. En premier que la terre est sacrée. Que celle d'ici, et non d'ailleurs qui ne saurait compenser, elle puisse toujours nourrir l'humanité. Par le bétail que l'on y fait pâturer sur les hauts, par les céréales ou les pommes de terre que l'on cultive sur les meilleures parcelles d'ici. Non, se pensait-il, la terre n'est pas rien que pour y poser des villas où des gens de toute provenance y viennent à peine un mois par année. Ça leur sert à quoi, d'ailleurs, ces bâtisses, puisqu'ils ne les habitent pas, ou si peu. Du chiqué ! De la prétention ! Il méprisait quelque part cet esprit moderne, tape-à-l'œil. Et il n'était pas loin de mettre dans le même sac ceux qui ne voyaient de beau que le développement et la destruction des sols tous azimuts. Ne pas tuer la terre, ça non. Qu'il ait encore du foin à couper puis à rentrer bon sec après deux jours de plein soleil, qu'une ferme reste une ferme, avec un vaste toit couvrant un appartement et un rural.

Près de la porte de grange, il y avait du bois entêché. Là aussi sa provision d'hiver, puisque dans la maison, on chauffait encore tout au bois, la cuisine avec un vieux potager, et les chambres avec des fourneaux à catelles. Et avec tous ces foyers, il en fallait du combustible. Mais on en avait à revendre dans les forêts du haut où à l'automne, presque chaque année, il partait faire sa coupe qu'il bûchait ensuite en fin de saison sous l'avant-toit. Après quoi il l'entêchait près des portes de l'écurie et de la grange où il se trouvait à l'abri. Et cette provision de bois, donnait à sa maison, en plus de son aspect déjà familier à cause que c'est une ferme, une image bucolique. A tel point que les gens qui passaient devant chez lui, ils ne pouvaient que se dire ou penser :

- On doit vivre bien, dans cette maison, à l'ancienne certes mais tranquille, des gens à l'abri de toutes ces idées nouvelles qui finissent par vous étouffer.

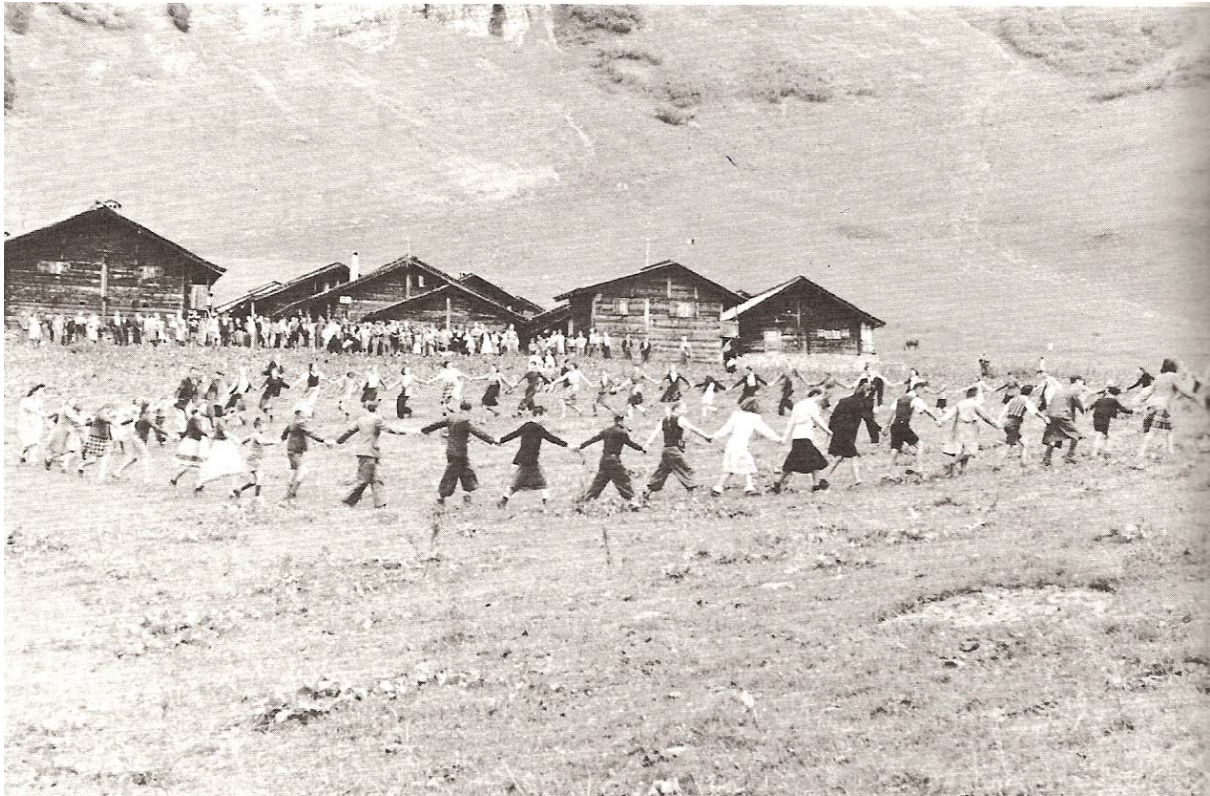
Oui, il vivait bien, avec son épouse, le fils dans une autre maison qui s'occupait du domaine, un autre en plaine, et une fille en ville. Une famille qui

avait été unie avant que chacun ne parte de son côté et que cela ne crée une séparation que plus rien ne saurait combler, et même que l'on se retrouvait parfois tous ensemble, aux fêtes de fin d'année ou à Pâques. C'est ainsi. C'est la dure mais nécessaire loi de la vie. Que chacun fonde sa propre famille et s'en aille souvent chercher son bonheur en d'autres lieux. On ne vit pas toujours là où l'on a vécu son enfance. On se doit de découvrir parfois d'autres horizons, des autres régions, et même d'autres pays. Qu'y faire ? C'est le destin de l'homme, que de vouloir toujours trouver mieux plus loin que le devant de sa maison. Et même si en ces au-delà ce sera à peu de chose près pareil, l'humain étant ce qu'il est, ni pire ni meilleur où que vous alliez.

- Et c'est là que je voudrais mourir, qu'il se disait, dans ma grange. Comme aujourd'hui, alors que je regarderais par la porte du haut ouverte, ou que je me serais mis sur le banc devant la maison et que j'admirerais le paysage qui s'étale à nos pieds, avec les Dents du Midi, là-bas, si belles, si blanches. Un paysage que j'ai toujours vu. Que j'ai aimé au-delà de toute raison. Qui a été, je le pense, la base même de mon existence. C'est là que j'ai vécu, c'est là que je veux mourir. Mais que Dieu m'accorde cela, à moi qui pense avoir travaillé sans voler personne, sans nuire à personne non plus, moi qui ai aimé les animaux autant que la terre, que je ne voie rien. Et surtout que je ne souffre pas et qu'il ne me soit pas donné ces grandes angoisses que connaissent parfois les mourants qui se sentent saisi d'effroi devant le grand vide en lequel ils tombent.

Mon Dieu, oui, que je m'endorme dans l'odeur du foin, ou des fleurs qu'il y a devant la maison, avec le bourdonnement des abeilles, et que je ne me réveille pas !

La farandole



Il y avait longtemps que je guignais ma voisine, de deux ans de moins que moi, j'en avais alors dix-huit et elle seize, sans pouvoir rien tenter. J'étais là, à la voir sortir et rentrer dans sa maison, je tentais de l'apercevoir à l'école, puis quand elle s'en retournait avec ses copines, sans oser l'aborder franchement pour lui déclarer que je l'aimais. Car c'est vrai que je l'aimais. Et j'aimais tout d'elle, son petit corps adolescent, ses cheveux noirs coupés courts, sa sveltesse et sa vivacité. Et elle le sentait bien, que j'aurais voulu le lui dire, que je l'aimais à la folie. Que je ne pensais qu'à elle, en vérité. Et à des félicités que je ne pouvais concevoir certes dans leur réalité concrète, mais néanmoins que je dotais d'un aspect léger et beau, voluptueux, monde différent de l'ordinaire où tout s'articule désormais selon l'amour et l'autre. L'autre, que l'on imagine plus grand qu'il ne l'est, plus beau, plus vertueux et doué de qualités rares que l'on ne possède pas soi-même. Ainsi personnellement je n'étais ni plus intelligent que les autres, ni plus beau, j'aurais même dit plutôt plus laid quand je me regardais dans la glace. Et avec des qualités bien discrètes qui n'étaient peut-être pas communes forcément, ni bien évidentes, pour ceux de mon âge, cet attachement viscéral à ma terre et à mon pays. A ces paysages d'ici, à ce village

que je n'acceptais jamais de quitter sans un étrange serrement de cœur, inquiet de ce que je pourrais ne plus le revoir. Ni elle non plus. C'était tout cela.

On se parlait parfois un peu quand même, certes, mais de choses indifférentes, de l'école, de ce que faisait son père et le mien, d'autres camarades de nos classes respectives. Mais cela n'allait guère plus loin. Et chaque fois, après que je lui ai adressé la parole sans que pour autant je ne lui aie rien dit de mes sentiments, je me serais battu de ma faiblesse, de mon peu de courage, de ma lâcheté qui allait faire certainement que je ne la connaîtrais jamais et qu'un autre, un jour, très bientôt peut-être, viendrait qui l'emporterait, de telle manière que je ne la reverrais plus. C'était quelque part dramatique. Il me semblait ainsi que le temps qu'il m'était donné pour enfin lui dire mes sentiments, se réduisait comme peau de chagrin, et il est vrai que l'an prochain, elle descendrait en plaine poursuivre ses études et que je ne la côtoierais pour dire plus.

De ce fait le temps pressait. J'attendais donc avec impatience la fête de Tavennayaz où il me semblait que cette fois-ci, j'aurais le courage de lui avouer ce que je ressentais pour elle. Là-bas, dans la bienveillance et la magnificence des pâturages et des fleurs, alors que nous ferions la farandole au-dessous des chalets, et que filles et garçons se donnent la main, et parfois se confient quelque secret. Cette Taveyannaz où tant d'idylles se sont nouées et qui souvent ont donné de beaux et heureux mariages. Et pourquoi pas nous, et même qu'elle n'ait que seize ans et moi dix-huit ? Y a-t-il un âge pour aimer, puisque ma voisine, je dois vous l'avouer, je l'aime depuis que je la connais, ceci me faisant retrouver l'âge de mes six ans où je pus enfin savoir qu'elle existait pour dès lors l'intégrer de manière totale dans ma vie sentimentale et affective. Et que son existence de fille accompagne désormais celle-ci, pas moins romantique, je le présume, que la sienne. Il y avait aussi qu'elle était à moi, ma chère voisine, à moi de par la proximité de son existence, à moi qui la surveillais et qui craignais pour elle, la protégeant en rêve alors que des dragons ou des mauvais garçons l'assaillaient. Bref, je rêvais d'elle nuit et jour, et il m'apparaissait que l'embrasser, rien que cela, ce serait ce que j'aurais pu connaître de plus beau dans la vie. Ce qui deviendrait peut-être cette fois-ci à Taveyannaz. Allez savoir !

La grande journée fut enfin arrivée. Nous montâmes tous là-bas à pied, elle parmi ses amies, moi un peu seul comme toujours, juste parfois deux ou trois pas avec des copains qui n'en étaient pas vraiment, eux beaucoup plus entreprenants, racontant même franchement tout ce qu'ils comptaient faire aujourd'hui avec les filles, et desquels je ne pouvais m'empêcher d'être jaloux. Et s'ils allaient l'un ou l'autre me la prendre ? Parce que je n'avais pas su faire. Parce que j'avais trop tardé ?

Nous étions arrivés là-bas bien avant midi pour traîasser dans le village. Nous avons ensuite mangé sur l'herbe au-dessus des maisons. La fanfare, dont je ne faisais pas partie, je jouais un peu du violon seulement, avait proposé quelques morceaux. Et puis en début d'après-midi, selon la coutume, le cercle

s'était formé au-dessous des maisons et avait tourné, tourné, chacun donnant la main à son voisin, ou à sa voisine de préférence. Pourrait-ce être elle, elle que j'aimais aujourd'hui plus que d'ordinaire encore et qui m'offrait pourtant le souci majeur de cette journée, celle de savoir en permanence où elle se trouvait et avec quels autres garçons elle parlait. J'en étais pour dire malade !

Mais pour une fois, chance ou hasard ou préméditation, elle vint près de moi et me donna la main. Plus que moi elle s'était approchée et avait mis sa main chaude dans ma main. C'était trop beau, trop émouvant. J'en étais tout retourné, à vrai dire, au début, en ces premières secondes, presque mal. Ainsi elle entra dans ma vie. Et cette fois-ci de manière totale. Elle me souriait. De son beau sourire que j'aime. Et moi, je lui souriais aussi. Et même on ne put s'empêcher de rire de ce que nous nous sourions autant, alors que nous avions enfin compris, elle et moi, que c'était plus simple que nous avions pu le croire, que de s'aimer, est plus grand que ce que l'on peut s'imaginer. Que c'est même ce qu'il y a de plus beau au monde.

Et c'est ainsi qu'après des rondes et des rondes où nous ne nous étions guère quittés, des chants, des rires et des sourires, des jeux, les deux, enfin seuls, et c'était la première fois de notre vie, nous étions montés au-dessus du village où nous nous étions assis dans l'herbe pour regarder ce paysage magnifique que nous avions devant les yeux, tout nouveau pour nous alors qu'en fait il nous était si familier. Nous avions vu le chalet de son père qui ne l'exploitait plus mais qui l'avait gardé, saurait-on abandonner sans regret un patrimoine vieux de plus de deux siècles ? Nous avions aussi vu le chalet de mon père, lui par contre paysan, qui y tenait comme à la prune de ses yeux, et pour qui la vie ici en haut était un culte, un idéal, un but absolu dans l'existence. Et avec chacune de ces deux bâtisses où nous avions passé une partie de notre enfance, toujours à deux pas l'un de l'autre sans en apparence trop nous regarder, nous avions compris que ce village de montagne, serait assurément aussi celui de notre bonheur. Ce dernier, né de ce jour, nous en avions le pressentiment, voire la certitude, allait grandir, grandir encore, et serait suffisamment solide pour résister aux inévitables absences. Et surtout aux déceptions que nous nous donnerions quand même l'un et l'autre, car nul n'est parfait, nul surtout ne supporte la présence de l'autre sans parfois en avoir par-dessus la tête, comme ça, quelques heures ou quelques jours, et puis tout recommence !

Ainsi fut notre Taveyannaz, la plus belle de notre vie, la plus romantique, celle qui garda un goût inoubliable d'amour et de romance et nous porta désormais où que nous allions et quoique nous fassions.

Elle ! Elle est là, à heure où j'écris ces souvenirs que je gardais en moi avec un jour la volonté de les transcrire. Elle est là trente ans après que nous nous soyons accordés, et je l'aime encore quand je la regarde, toujours belle et vive, toujours souple et légère, avec ses mêmes cheveux courts et ce même sourire sur des lèvres pas comme les autres qui m'ont toujours fasciné. Repense-t-elle elle

aussi, en ce moment où je m'attendris, à cette première fois où tous les obstacles paraissaient franchis ?

Ce que c'est beau que d'être deux. Et puis un jour, d'être plusieurs et de former une famille. Et quand bien même celle-ci un jour explose pour vous laisser à nouveau seuls, tous les deux !

Du côté de Taveyannaz – cahier photographique -









Vous trouverez d'autre part de multiples informations sur la fête de Taveyannaz sur le site : histoirevalleedejoux.ch / rubrique : histoire laitière, fromagère et alpestre / chapitre : Taveyannaz, entrons dans la danse.